

LA DEMANDE

Comédie en un acte

**de Jules Renard
en collaboration avec Georges Docquois**

Représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Théâtre national de l'Odéon, le 9 novembre 1895. Tirée d'une nouvelle parue initialement dans le *Mercure de France* de janvier 1890, et éditée dans le recueil *Sourires Pincés*.

Retraitement par Libre Théâtre à partir de l'édition Paul Ollendorff, 1896.

(source : <https://archive.org/details/RenardDocquoisLaDemande>)

PERSONNAGES

RÉPIN
GAILLARDON
MALAHIEUDE
MADAME RÉPIN
HENRIETTE
MARIE
AUGUSTINE

La salle principale d'une ferme. — Au fond, une large porte (milieu gauche) et une grande fenêtre (milieu droite) ouvertes sur la cour de la ferme. — Vues d'étables, écuries, champs. — En pan coupé, au fond, à droite, porte vitrée de la cuisine. — À gauche, premier plan, porte de la chambre des Répin. — À droite, deuxième plan, porte de celle des filles. Un bahut à droite, premier plan. Une grande table, également à droite, premier plan. Chaises, etc.

Scène première

RÉPIN, GAILLARDON, MME RÉPIN, PUIS AUGUSTINE.

Répin et Gaillardon, assis à la table, prennent le vermouth.

GAILLARDON,

le chapeau sur la tête, un verre dans une main, sa pipe dans l'autre.

Oui, c'est un vermouth agréable.

RÉPIN,

verniss de régisseur.

C'est que je n'aime guère boire que de bonnes choses, voyez-vous... Et alors, là, c'est par hasard que vous vous êtes trouvé à passer devant la ferme, ce matin ?

GAILLARDON,

parisien deux jours par mois pour vendre ses bœufs.

Par hasard, oui... Vous savez que, chaque dimanche, j'ai l'habitude de faire la partie de cartes avec Jean Louvet ?

RÉPIN

Oui.

GAILLARDON

Mais le gaillard se marie.

MME RÉPIN,

parler lent.

Avec qui donc ?

GAILLARDON

Avec la fille du fermier Patu. Oh ! c'est bien assorti.

MME RÉPIN

Et vous, m'sieur Gaillardon, ça ne vous tente point ?

GAILLARDON

Moi ? Ah ! de me marier ? Eh ! on y pense, madame Répin, on y pense. (*Il boit.*) Oui, on y pense.

RÉPIN

Vous vous promenez tout seul, alors, ce matin ?

GAILLARDON

Oui, et, même, en venant de votre côté, j'ai rencontré vos deux demoiselles sur le chemin de la messe.

MME RÉPIN

Elles vous ont vu ?

GAILLARDON

Oui donc ! qu'elles m'ont vu. Je les ai arrêtées et je leur ai dit « Mesdemoiselles, ça vous va ? » Et elles m'ont répondu, bien honnêtement : « Très bien, pas mal, merci, monsieur Gaillardon, et vous ? »... C'est même ce qui m'a donné l'idée de pousser jusqu'ici, parce que je me suis mis à repenser à la petite taure ; vous savez, m'sieur Répin ?

RÉPIN

Ah ! oui, la borgne...

GAILLARDON

Juste ! Eh bien, vous vous rappelez le prix que je vous en ai offert, il y a quelque temps ?

RÉPIN

Et vous vous rappelez ce que je vous ai répondu ?

GAILLARDON

Oh ! à ce prix-là, bien sûr, elle est trop chère.

RÉPIN

Je l'aurais nourrie depuis le printemps, et j'aurais couru des risques pour ne rien gagner dessus ?

MME RÉPIN

Ce serait vraiment trop triste.

GAILLARDON

Pourtant, je vous assure...

RÉPIN,

se levant.

Non, tenez, venez voir la bête.

GAILLARDON,

vidant son verre et se levant aussi.

D'accord ; entre gens de conscience, on s'entend toujours, n'est-ce pas ?

Il rejoint Répin, qui se dirige vers la sortie.

RÉPIN,

sur le seuil, parlant dans la cour.

Qu'est-ce qu'il y a ?

AUGUSTINE,

paraissant, venant de gauche.

Not' maître, c'est Arthur qui ramène la Grise qui vient de s'abîmer le genou.

RÉPIN

Crédié ! une si belle jument !

Il disparaît, suivi de Gaillardon.

Scène II

MME RÉPIN, AUGUSTINE, PUIS HENRIETTE ET MARIE.

MME RÉPIN,

à Augustine qui est entrée.

Comment que c'est arrivé, ce malheur-là ?

AUGUSTINE

Je ne le sais point. C'est au retourner de l'abreuvoir, qu' m'a dit Arthur. La Grise aura buté.

MME RÉPIN

C'est-il grave ?

AUGUSTINE

Je ne le sais point. C'est Arthur qui m'a dit que ça ne serait peut-être pas une grande affaire.

MME RÉPIN

C'est un imbécile, Arthur. Je n'ai jamais vu un domestique aussi peu dégourdi.

AUGUSTINE
Oh ! la Grise...

MME RÉPIN
C'est bon. Ramasse les verres et passe un torchon sur la table.

AUGUSTINE,
en décrochant un torchon près de la fenêtre.
La messe est finie, voilà Mlles Henriette et Marie.
Elle va à la table et la nettoie. Derrière les vitres de la fenêtre, on voit passer les deux sœurs en causerie très animée.

HENRIETTE,
entrant, à sa sœur qui la suit.
Ça sera pour dans quinze jours, alors ?

MARIE.
Probablement.

MME RÉPIN
Quoi donc ? Qu'est-ce qui sera pour dans quinze jours ?

HENRIETTE,
défaisant son chapeau.
Le mariage de Louise Patu.

MARIE,
de même.
M. le curé a publié ses bans à la messe.
Augustine va porter les chapeaux dans la chambre de droite et revient.

HENRIETTE
A-t-elle de la chance, cette Louise Patu !

MARIE,
à sa mère.
Elle épouse Jean Louvet.

MME RÉPIN
Je le sais.

MARIE
Tiens ! Par qui l'as-tu su ?

MME RÉPIN
Par M. Gaillardon.

HENRIETTE
Il est venu ?

MME RÉPIN
Oui.

HENRIETTE
Pourquoi ?

MME RÉPIN
Pour la taure, il paraît.

HENRIETTE
Nous l'avons rencontré en allant à l'église.

MME RÉPIN
Il vous a parlé.

MARIE
Oui, il nous a demandé « Comment ça vous va ? » Nous lui avons répondu. Il est resté un instant à nous regarder toutes les deux... Hein, Henriette ?

HENRIETTE,
riant.
Oui, comme pour faire son choix.

MME RÉPIN
Et puis ?

MARIE
Et puis, il est parti, sans rien dire.

HENRIETTE
Il n'est plus à la ferme ?

MME RÉPIN
Si, il est à l'étable, avec ton père.

HENRIETTE,
s'asseyant.
Ah ! cette Louise Paru, en a-t-elle de la chance !

MME RÉPIN,
déployant une nappe.
Allons, mes enfants, l'heure du dîner vient. Il faut mettre la table. Augustine, apporte les couverts. *Augustine disparaît dans la cuisine.*

MARIE
Dis donc, Henriette ? Tu ne trouves pas que M. Gaillardon nous a acheté bien plus de bêtes cette année que l'année dernière ?

HENRIETTE
Tu crois ?
Augustine est revenue avec une pile de quatre assiettes, quatre verres, etc. Elle pose le tout sur la table.

MME RÉPIN
Allons, Henriette ! Allons, Marie !
Henriette et Marie placent les quatre couverts.

Scène III

LES MÊMES, RÉPIN.

MME RÉPIN,
se précipitant vers Répin qui entre.
Et la Grise, Répin ?

RÉPIN
La Grise ? La Grise ?... Ah ! oui. Eh bien, rien de mauvais. D'ailleurs, je viens d'envoyer quérir m'sieu Malahieude, le vétérinaire. Mais il s'agit bien de la Grise !

MME RÉPIN,
remarquant tout à coup l'œil inaccoutumé de Répin.
Quoi donc ?
Henriette et Marie se rapprochent.

RÉPIN.

Écoutez, écoutez, bonne nouvelle ! Gaillardon en prend une !

MME RÉPIN,

ahurie.

Une quoi ?

RÉPIN

Fais donc la niaise ! Une de nos filles, et non une de tes dindes !

MME RÉPIN

Hein ?... Vrai ?

RÉPIN

Mettez une assiette de plus.

MME RÉPIN

Pourquoi ?

RÉPIN

Tu comprends, je l'ai invité à déjeuner. Il accepte.

MME RÉPIN

Mais où est-il ?

RÉPIN

Il regarde nos bêtes.

MME RÉPIN

Laquelle prend-il ?

RÉPIN

Quoi ?

MME RÉPIN

Henriette ou Marie ?

RÉPIN

Ah ! bon !... Mais, vous le savez bien ! Je l'ai toujours dit. (*Il chantonne sur l'air Quand trois poules* :) Quand deux filles sont à marier, c'est l'aînée qui va devant. La cadette suit derrière !

MME RÉPIN

Henriette, alors ?

RÉPIN

Évidemment !

MARIE,

sautant de joie.

Oh ! tant mieux ! Mon Henriette ! Tant mieux !

RÉPIN,

s'asseyant et passant un mouchoir sur son crâne lisse.

Ah ! mes enfants ! (*À Henriette.*) Tu peux te vanter de m'avoir donné du mal, toi ! Me diras-tu pourquoi j'ai eu tant de peine à te caser ? Il faut l'avouer, la corvée étant faite je perdais courage.

HENRIETTE,

bonté, bêtise, docilité.

C'est que je ne suis pas bien jolie, papa.

RÉPIN

C'est vrai, nous t'avons un peu manquée... À la seconde reprise, nous avons mieux réussi Marie.

MARIE

Alors, maintenant, puisque Henriette a son affaire, mon tour est venu, papa ?

RÉPIN,

gaieté ronde.

Oui, mais il ne faut pas pour cela te monter la tête. Il suffit que tu sois à prendre pour qu'on ne veuille plus de toi. Ça arrive.

MARIE

Oh ! papa, on m'a si souvent demandée !... Mais tu les envoyais tous promener, mes prétendants.

RÉPIN

Je te le répète, ce n'était pas à toi à te mettre en tête. L'aînée passe avant la cadette, je ne sors pas de là. Aussi, parlons d'abord du mariage de ta sœur ; nous penserons au tien après.

MME RÉPIN

Alors, c'est fait ?

RÉPIN

Oh ! je vous ai bâclé ça en deux temps et trois mouvements, en lui vendant ma petite taure. J'y ai perdu six écus. Je ne les regrette pas. On ne fait jamais trop pour ses enfants. Tout ce qui est ici à moi vous appartient, mes filles, tout.

MME RÉPIN

Et il reste à déjeuner ?

RÉPIN

Oui ; il est en train de s'entretenir avec Arthur qui doit lui emmener sa bête à cornes au chemin de fer.

MME RÉPIN

Eh ben ! qu'est-ce que je vais lui donner à cet homme ? Il n'y a que des restes.

RÉPIN

Ne t'inquiète donc pas, bête ! Je l'ai invité sans façon, à manger un morceau sur le pouce.

MME RÉPIN

Je connais ça on dit qu'on va manger un morceau sur le pouce, et on dévore pendant trois heures d'horloge !

RÉPIN

Fais sauter un poulet !

MME RÉPIN

Fais sauter un poulet ! Il faut le temps ! Je ne le tiens pas, le poulet ! Le poulailler est vide, et je peux crier toute la journée : ti, ti cocotte ! Ti, ti cocotte ! sans rien attraper. Tu ne pouvais pas me prévenir ?

RÉPIN

Prévenir de quoi ? Est-ce que je savais que Gaillardon avait des vues sur Henriette, moi ?

MME RÉPIN

Et si tout se dérange, j'en serai pour mon déjeuner, moi !

RÉPIN

Paix !

MME RÉPIN

Je vais faire une grande omelette.

RÉPIN

Bon. Emmène Marie, pour t'aider.

MME RÉPIN

Mais j'ai Augustine. Ça suffit.

RÉPIN

Emmène Marie, je te dis !... J'ai mon plan... Gaillardon attendra en causant avec Henriette. Laissons-les un peu seuls, ça les « amoudera ». Ah ! c'est qu'il t'aime, celui-là, ma fille ! Il m'a dit « C'est convenu » d'un ton qui me l'a bien prouvé...

Il sort.

MME RÉPIN,

allant rejoindre dans la cuisine Augustine, qui, pendant la scène, a achevé de dresser le couvert.
Allons, viens, Marie.

Scène IV

HENRIETTE, MARIE.

Marie, qui suivait sa mère, revient sur ses pas, regarde sa sœur un instant, puis va lui sauter au cou.

MARIE.

Tant mieux, mon Henriette, tant mieux !... Mais tu n'as pas l'air content...

HENRIETTE.

Si, si...

MARIE.

M. Gaillardon ne te plaît pas ?

HENRIETTE.

Si, si...

MARIE.

C'est que, sais-tu, c'est un bonheur !

HENRIETTE.

Oh ! oui ! un bonheur, mais...

Geste vague.

MARIE.

Bête !...

HENRIETTE.

Je sais bien... je suis une oie... Et, toi, tu as l'air content.

MARIE.

Mon Henriette, ma chère Henriette ! Oui, je suis contente. D'abord pour toi, et puis encore pour moi, car, sans reproche, tu me bouchais un peu le chemin. Si tu as vingt-six ans, je tombe dans mes vingt-trois, moi, tu sais ?

HENRIETTE.

Tu ne m'en veux pas, au moins ?

MARIE.

Si je t'en veux ! Quelle bonne sœur tu fais ! Tu me donneras un garçon d'honneur d'attaque, hein ?

HENRIETTE.

Et du bois dont on fait les maris, tu peux compter sur moi.

MARIE.

Quand on pense que voilà que tu as fait tout le chemin d'un coup, sans t'en douter !... Quelle veine ! Mais dis donc ! veux-tu bien rire !

HENRIETTE.

C'est plus fort que moi. Je me sens mal à l'aise. C'est le manque d'habitude. Je ne peux pas croire que la chance vienne enfin de mon côté. Oh ! je sais ce qu'on pense de moi, va ! « Cette pauvre Henriette, dit-on, elle est laide, et c'est une oie. – Oui, qu'on dit, mais elle n'est pas méchante. » Et on répond « Il ne manquerait plus que ça. » Voilà ce qu'on pense, et mon bonheur me surprend. Je ne l'attendais plus. J'ai fini par être de l'avis de tout le monde je suis trop laide... trop oie... Il aura peur, mon bonheur.

MARIE.

Veux-tu bien finir ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ?

MME RÉPIN,

de la cuisine.

Marie ! Marie !

MARIE.

Oui, maman !... (*À Henriette.*) Allons, bon ! voilà que tu pleures, maintenant.

HENRIETTE.

C'est rien... C'est les nerfs...

Exit Marie.

Scène V

HENRIETTE, PUIS GAILLARDON.

Henriette seule, s'essuie les yeux, reste un instant en elle-même ; elle s'assied, poursuivant son muet soliloque, qui se termine à mi-voix.

HENRIETTE.

Non, ce n'est pas possible... Je suis trop bête, trop oie.

Entre Gaillardon, venant de la cour. Il souffle désespérément dans une pipe.

GAILLARDON,

s'avançant, tout à sa pipe.

Dire qu'elle n'est pas bouchée, ça serait mentir. (*Il tapote le fourneau sur la paume de sa main, puis souffle encore une fois dans le tuyau.*) Oh ! elle l'est, bouchée, pour sûr, et bien bouchée encore !... Dites donc, madame Répin ?... (*Apercevant Henriette.*) Tiens, ça n'est point Mme Répin... Pardon, mademoiselle... (*Il la regarde. Henriette s'est levée, interdite, rouge, les yeux baissés.*) Pardon, pardon... (*Il la regarde encore puis, par contenance, il souffle à nouveau dans sa pipe, riant.*) Oh ! pour bouchée, sauf vot' respect, elle est bien bouchée !... (*Nouveau tapotage du fourneau sur la main. Un temps de gêne.*) Mais je vais la déboucher, pour ça, oui... (*Il se dirige vers la cour. Henriette est retombée sur sa chaise. Sur la porte, Gaillardon se ravise. À part.*) Sapristi ! Répin qui m'avait dit... Après tout, je peux bien lui demander, à elle !... (*Haut.*) Pardon, mademoiselle, mais vous n'auriez pas, des fois, une aiguille à tricoter ? (*Il rit.*) Oui, pour déboucher ma pipe... (*Henriette, gauchement, s'est précipitée vers le bahut qu'elle a ouvert et où elle a trouvé l'aiguille demandée. Elle l'apporte à Gaillardon, sur lequel elle n'ose toujours pas lever les yeux.*) Ah ! merci, mademoiselle... Avec ça, voyez-vous... (*Il va sur le seuil et commence à tracasser la pipe avec l'aiguille. Du coin de l'œil, tout en tracassant, il guigne Henriette. À part.*) Vrai ! elle a un air godiche...

Il continue son débouchage sur le seuil, en faisant face à la cour.

HENRIETTE,

à part.

Je suis trop bête, trop oie...

Scène VI

GAILLARDON À LA PORTE, HENRIETTE, AUGUSTINE, MARIE, PUIS RÉPIN ET MME RÉPIN.

AUGUTINE,
elle sort de la cuisine et tient une soupière fumante, qu'elle pose au milieu de la table.
Là, voilà la soupe !
Elle retourne à la cuisine.

RÉPIN,
devant le seuil, à Gaillardon.
Et cette pipe ?

GAILLARDON,
soufflant bruyamment dedans.
Vous voyez, m'sieu Répin, elle se débouche, elle se débouche. (*Il rit.*) Mais, passez donc.

RÉPIN,
il entre et va directement à Henriette, lui désignant Gaillardon.
Eh bien, mon Henriette, il est venu ?

HENRIETTE.
Oui, papa, il est venu.

RÉPIN
Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

HENRIETTE.
Il m'a rien dit, papa.
Mme Répin paraît, suivie de Marie.

MME RÉPIN
Allons, la soupe est sur la table. Monsieur Gaillardon !
Elle marche jusqu'au seuil avec Marie.

GAILLARDON,
sur la porte, à Mme Répin et à Marie.
Bonjour, la nouvelle famille ! Mademoiselle, depuis tout à l'heure, ça vous va ?

MARIE.
Très bien, pas mal, merci, et vous ?

RÉPIN,
à Henriette.
Il t'a rien dit ?

HENRIETTE.
Il m'a rien dit.

RÉPIN
Ça me paraît drôle.

HENRIETTE.
C'est pourtant vrai.

RÉPIN
Ça, c'est fort. Il n'a cependant pas l'air timide, ce garçon... Voyons voir, voyons voir... Il a peut-être trop faim...

GAILLARDON,
trionphant, sur la porte.
Monsieur Répin ! Monsieur Répin ! elle est débouchée !

MME RÉPIN

À table, monsieur Gaillardon, à table !

RÉPIN,

remontant.

Oui, à table ! la soupe refroidit.

Gaillardon, Mme Répin et Marie descendent.

MME RÉPIN.

Où donc que vous allez vous mettre, monsieur Gaillardon ?

GAILLARDON

Moi, oh ! ça m'est égal... Où vous voudrez, vous...

MME RÉPIN.

Il serait peut-être mieux de vous mettre à côté de mes filles... mais, en faisant le service, elles vous dérangeront.

GAILLARDON

Oh ! non, elles ne me dérangeront pas.

MME RÉPIN

Et si, des fois, en apportant les plats, elles renversaient de la sauce sur votre veste ?

GAILLARDON,

gros rire.

Ah ! par exemple, ceci ne serait point à faire !

MME RÉPIN

Dame ! mettez-vous où vous voudrez.

GAILLARDON

Non, non, où vous voudrez, vous. Moi, je vous dis, ça m'est égal.

Tous ont pris une chaise, sur le dossier de laquelle ils tambourinent, prêts à s'élancer, au moindre commandement, pour s'asseoir.

MME RÉPIN,

comptant les couverts.

Un, deux, trois, quatre, cinq... C'est bien ça, le compte y est... Voyons Répin, là ; vous, là, moi, là...

Non, ça ne va pas... Vous, ici, mes filles... Ah ! ouath ! jamais je ne réussirai !... Voyez-vous, j'ai peur à cause de la sauce... Un malheur peut arriver. Comment faire ?... Qu'est-ce que tu en penses, toi, ma Marie ?

MARIE

Oh ! moi, ça m'est égal.

MME RÉPIN

Et toi, mon Henriette, qu'est-ce que tu en penses ?

HENRIETTE.

Oh ! moi, ça m'est égal.

RÉPIN

Tiens, femme, tu nous ennues. En voilà des manières ! Asseyez-vous là, monsieur Gaillardon, à côté de moi. (*Il s'assied à gauche.*) Et, les autres, arrangez-vous. Après tout, vous êtes de la famille, et si vous n'en êtes pas, vous en serez.

On rit et on s'assoit. Gaillardon, à gauche de Répin, Mme Répin, face au public, avec Henriette à sa gauche et Marie à la gauche d'Henriette.

GAILLARDON.

Quel homme rond que M. Répin !

RÉPIN

Rond comme la terre !

GAILLARDON

À la bonne heure ! Au moins, vous comprenez les affaires.

S'apercevant qu'il a conservé son chapeau, il l'ôte de dessus sa tête, se lève et cherche des yeux un clou pour l'y pendre. Tous le regardent, sans mot dire, pendant que Mme Répin verse la soupe dans les assiettes. De guerre lasse, Gaillardon pose son chapeau sur une chaise et vient se remettre à table.

RÉPIN

Là, ça y est.

On mange la soupe.

GAILLARDON,

entre deux cuillerées.

Alors, c'est convenu. Quand fixons-nous la date ?

RÉPIN

Un peu de patience ! Tout à l'heure, en prenant le café.

MME RÉPIN,

riant.

Vous attendrez bien une petite minute ?

GAILLARDON

Bon, bon.

On achève la soupe en silence.

MME RÉPIN,

appelant.

Augustine !

Augustine arrive de la cuisine avec un plat de viande et de légumes.

GAILLARDON,

après s'être essuyé la bouche avec sa serviette, frappe sur l'épaule de Répin.

Ah ! mon vieux beau-père ! Votre jument l'échappe belle !

RÉPIN

En effet. Ça vous fait plaisir ?

GAILLARDON

Plaisir ? Je crois bien ! C'est-à-dire que, s'il lui était arrivé malheur, j'en aurais pleuré. J'aime mieux les bêtes que les gens... Ah ! pourtant, ces demoiselles ne doivent pas prendre ça pour elles ! *(On rit. Gaillardon à Mme Répin qui lui emplit son assiette, pendant qu'Augustine verse à boire dans les verres.)* Merci, merci.

MME RÉPIN

Vous m'excuserez, au moins, pour le déjeuner, m'sieu Gaillardon. *(Elle sert son mari et ses filles.)*

Je n'étais pas prévenue, moi.

GAILLARDON.

Voyons, maman Répin, il n'y a pas de cérémonies à faire avec un gendre.

RÉPIN,

rectifiant spirituellement.

Futur, je dis futur !

GAILLARDON.

Bah ! Tout n'est-il pas convenu déjà ?

On mange.

MME RÉPIN

C'est égal, j'aurais voulu vous faire plus d'honneur. Mais nous sommes loin de Paris où on dit qu'on a dans n'importe quel restaurant des tas d'affaires presque pour rien et tout de suite.

GAILLARDON

Oui, mais, croyez-moi, madame Répin, ça n'est guère mangeable, ce qu'ils vous débitent là-bas à si bon compte. J'en sais quelque chose, n'est-ce pas ? vu que j'y vais deux fois par mois, à Paris, pour vendre mes bœufs. Bref, on en a toujours pour son argent.

RÉPIN

Bien sûr. (*Après un moment de mastication.*) La saison ne finit pas très bien, il me semble. Le temps ne se maintient pas comme on aurait cru...

GAILLARDON

C'est ce que je disais ce matin, en rencontrant vos deux demoiselles. (*Il regarde Marie.*) Je me disais « Gaillardon, c'est ennuyeux, ça sent la feuille morte... »

RÉPIN

Bah ! d'ici à la Toussaint, il y aura encore de bons jours, marchez !

GAILLARDON

Ah ! sacristi ! n'empêche que le préfet a rudement bien fait de remettre l'ouverture de la chasse.

RÉPIN

Oui, il y a encore des blés à couper.

GAILLARDON

Et les avoines ! et les warrats !

RÉPIN

Not' préfet est un charmant homme.

GAILLARDON

Vous le connaissez ?

RÉPIN,

se rengorgeant.

J'ai eu l'occasion de l'approcher quelquefois. Il m'a parlé ! Tenez, la dernière fois, c'était à l'exposition agricole. Il m'a dit en toutes lettres : « Monsieur Répin, vos produits sont superbes ; superbes, vous entendez, monsieur Répin ? »

GAILLARDON

Ah ? et vous lui avez répondu ?

RÉPIN,

dignement.

Oui, monsieur Gaillardon, je lui ai répondu ! Je lui ai répondu : « Monsieur le préfet est bien bon... Vous êtes bien bon, monsieur le préfet. »

GAILLARDON

Très bien !

RÉPIN

Attendez ! Et j'ai ajouté : « Si mes produits paraissent superbes à monsieur le préfet, c'est que monsieur le préfet veut bien les honorer de son regard. »

GAILLARDON

Bravo ! et vous n'avez plus rien ajouté ?

RÉPIN

Non, le préfet est parti, très flatté, et moi, je suis resté, très flatté aussi, devant mes produits.

MME RÉPIN,

appelant.

Augustine !

Augustine apporte l'omelette et s'en va, emportant les restes du plat de viande. Il s'est fait un temps de silence, que Gaillardon occupe à regarder Marie.

GAILLARDON

La belle omelette !

MME RÉPIN

Donnez-moi votre assiette, monsieur Gaillardon.

Elle le sert.

GAILLARDON

Merci, merci, c'est trop.

MME RÉPIN

Mais non. (*Servant Répin.*) Tiens, Répin. (*Servant Henriette, elle lui parle bas.*) Mais tu ne dis rien, Henriette. Il va croire que tu es muette.

HENRIETTE,

bas.

Comme il regarde Marie !

MME RÉPIN,

même jeu.

Oh ! il ne faut pas t'inquiéter. Tu comprends, cet homme, il n'ose pas te regarder tout d'abord et franchement, comme un effronté. (*Elle se sert.*) Il s'essaie et prend du courage avec ta sœur.

HENRIETTE,

de même.

Oui, je comprends.

MARIE,

haut.

Maman, tu m'oublies. (*Bas.*) Qu'est-ce que vous dites ?

Les trois femmes causent entre elles en mangeant.

RÉPIN,

poursuivant une conversation avec Gaillardon.

Vous le savez bien ; il faut qu'un bœuf vendu paie son engrais à raison de un franc par jour.

GAILLARDON,

achevant son omelette.

Et encore, ce n'est pas beau !

RÉPIN

Parfaitement, on fait ses frais, voilà tout.

Un petit temps.

GAILLARDON,

se levant, bas à Répin.

Je me sauve une petite minute, hein, vous permettez ? (*Il rit.*) Mâtin ! on ne meurt pas de soif, chez vous !

Il s'esquive vers la cour.

RÉPIN,

aussitôt fiévreusement.

Attention ! Gaillardon ne va guère tarder à rentrer. Faut qu'il se trouve seul avec notre Henriette.

Alors, tout à l'heure, il t'a rien dit, mon Henriette ?

HENRIETTE.

Non, papa, il m'a rien dit.

RÉPIN

Oh ! cette fois-ci, il te parlera... Toi, femme, va faire le café à la cuisine, et, quand Gaillardon rentrera, appelle Marie. Moi, je me sauve dans la chambre. Quand il en sera temps, Henriette, tu viendras me chercher.

HENRIETTE.

Oui, papa.

Répin disparaît à gauche, et Mme Répin dans la cuisine.

Scène VII

HENRIETTE, MARIE, GAILLARDON, MME RÉPIN, DANS LA CUISINE.

Gaillardon, dès la sortie de Répin, reparaît, poussant un gros soupir d'aise. Il trouve Marie occupée à empiler des assiettes sales tandis qu'Henriette, de sa place, qu'elle n'a pas quittée, la regarde faire.

GAILLARDON,

étonné.

Tiens !... M. Répin et Mme Répin ne sont plus là ?

MARIE.

Oh ! papa va revenir, maman fait le café.

VOIX D'AUGUSTINE.

Mamz'elle Marie !

MARIE.

Voilà !

Elle sort avec la pile d'assiettes.

Scène VIII

HENRIETTE ET GAILLARDON EN SCÈNE, MARIE ET MME RÉPIN DANS LA CUISINE.

Henriette, les yeux toujours baissés, joue gauchement avec le bord de la nappe. Gaillardon s'est rassis à sa place. Les mains sur son ventre, il tourne ses pouces, les yeux fixés sur la porte de la cuisine. Ce jeu de scène dure un temps. Henriette ne se laisse pas de jouer avec le bord de la nappe, et elle s'enhardit jusqu'à regarder, par coups d'œil furtifs, Gaillardon qui, fatigué de tourner ses pouces sur son ventre, s'est levé pour aller jusqu'à la porte de la cour, dans laquelle il plonge une seconde. Pour le coup, Henriette a les yeux grands ouverts et regarde courageusement le dos de Gaillardon. Mais Gaillardon, les mains croisées sur les reins, se retourne et, méthodiquement, d'un pas de promenade, il descend jusqu'à la rampe, qu'il se met ensuite à longer de gauche à droite, et qu'il lâche pour cingler droit vers la porte de la cuisine, aux vitres de laquelle, après une courte halte, il frappe résolument.

GAILLARDON,

à Marie qui entrouvre l'huis.

Vous restez partie... Je vous fais donc peur ? (*Un temps durant lequel Marie, interdite, ne trouve rien à répondre.*) Faudrait pourtant vous habituer à moi.

MME RÉPIN,

paraissant derrière Marie.

C'est comme ça que vous laissez mon Henriette ?

GAILLARDON

Oh ! j'ai bien le temps de la voir, elle !

MME RÉPIN,

finement.

Ça, c'est vrai... Ah ! mais, c'est égal, ça n'est pas très aimable ce que vous dites là, monsieur Gaillardon !... Allons ! laissez-nous donc voir un peu tranquilles. Nous avons à travailler. Henriette n'a rien à faire ; bavardez avec elle, à votre aise.

Elle lui ferme la porte au nez, bruyamment.

Scène IX

HENRIETTE, GAILLARDON.

Henriette, toujours à sa place, paraît de plus en plus gênée. Gaillardon, après un geste d'ennui, reprend son pas de promenade et se met à longer le fond. En passant derrière Henriette, il s'arrête une seconde, mais, ne trouvant pas de phrase, il repart, s'arrête devant la place de Répin, et s'y assoit. Alors, Henriette reprend un peu de courage et ose relever les yeux. Gaillardon et elle se regardent. Soudain, Gaillardon fait le geste de délivrance de l'homme qui a trouvé, et sa main, précipitée aux profondeurs d'une poche, en ramène triomphalement la pipe. Gaillardon en inspecte le fourneau, puis, se la campant dans la bouche, il fait dans le tuyau une petite musique de pompe aspirante et refoulante.

HENRIETTE,

aimable.

Peut-être que vous voudriez, des fois, une aiguille à tricoter ?

GAILLARDON,

ayant pompé encore un peu et s'étant ôté la pipe du bec, avec un gros rire.

Oh ! pour débouchée, cette fois-ci, elle est bien débouchée.

Gaillardon replace sa pipe entre ses dents, et sa main, précipitée aux profondeurs d'une autre poche, en ramène un rouleau de peau de taupe gonflé de tabac. Calé sur sa chaise comme pour attendre en patience, il se met à bourrer sa pipe, longuement, sans plus s'occuper d'Henriette, qui, à la fin, dépitée, se lève et va à la porte de la cuisine.

Scène X

GAILLARDON, HENRIETTE, MME RÉPIN, MARIE, PUIS RÉPIN.

La porte de la cuisine s'ouvre en silence. Mme Répin et Marie paraissent dans l'encadrement.

MME RÉPIN,

anxieuse, à mi-voix.

Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

MARIE,

de même.

Oui, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

HENRIETTE

Il m'a rien dit.

MARIE,

les bras croisés, à sa mère.

Eh bien, tu crois ! Eh bien, tu crois !

MME RÉPIN,

haut.

J'vas servir le café. Henriette, va appeler ton père.

Gaillardon allume sa pipe.

HENRIETTE,
à la porte de gauche.
Papa ! papa !

RÉPIN,
paraissant aussitôt, bas à Henriette.
Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

HENRIETTE,
de même.
Il m'a rien dit.

RÉPIN
Tu m'ébahis. Je n'en reviens pas. N'aie pas peur, va, je vais m'en mêler, moi, tu vas voir.
Mme Répin apporte le café et le verse dans les tasses. Henriette et Marie sont assises. Répin reprend aussi sa place.

GAILLARDON
Ah ! vous voilà, monsieur Répin ?

RÉPIN
Oui, j'étais allé chercher ma pipe, moi aussi.
Il allume sa pipe.

GAILLARDON,
reniflant sa tasse.
Mmmmm ! Voilà un café qu'a un rude parfum, c'est pas pour dire !

MME RÉPIN,
pincée.
Je l'ai fait bon, vous pensez.
Elle s'assied à son tour. Un temps employé par tous à s'humecter les lèvres dans le café brûlant.

RÉPIN,
posant sa tasse, à Gaillardon.
Voyons, voyons, nous fixons le jour ?

GAILLARDON,
de même.
Enfin, nous y voilà ! Je n'osais pas le dire, mais, sans reproche, depuis la soupe, je commençais à trouver le temps long. Toutefois, on est bien éduqué ou on ne l'est pas.

RÉPIN
Très bien alors, prenons le 27 octobre. Ça vous va-t-il ?

GAILLARDON
Si ça me va !
Tout le monde boit le café.

RÉPIN,
brandissant un litre.
Un verre de fine, alors ! et de la vieille. (*Il emplit les petits verres.*) Et vous m'en direz des nouvelles.
Répin et Gaillardon approchent leurs verres de fine, en ayant soin de ne pas les entrechoquer, de peur d'en renverser des gouttes.

GAILLARDON,
buvant.
Fameux, fameux !

RÉPIN,

à sa femme.

Tu vois, bourgeoise, voilà comme on arrange les choses les simagrées ne servent à rien.

GAILLARDON,

très gai, se levant.

Maintenant, je réclame l'honneur et le plaisir d'embrasser ces dames.

RÉPIN

Oh ! bien à votre convenance !

Gaillardon quitte sa place et commence sa tournée. Les trois femmes s'essuient les lèvres avec leur serviette. Il embrasse d'abord Mme Répin, puis Henriette. Il termine par Marie.

MARIE,

que Gaillardon veut embrasser deux fois, le repoussant.

Ne vous gênez pas. Qu'est-ce que va dire ma sœur ?

GAILLARDON

Ah ! de ça je me moque un peu, par exemple ! (*Il va saisir la main de Répin.*) Mon cher papa, merci.

Mme Répin, émue, se met à pleurer.

RÉPIN,

lui-même très ému.

Regardez-la donc, est-elle bête ! est-elle bête !

GAILLARDON

Dame, ça se comprend. C'est pas tous les jours...

Il se rassied.

RÉPIN,

remplissant les verres .

Hein ! mon Henriette !...

On boit.

GAILLARDON

Fameux, tout de même ! Fameux !

RÉPIN

Ah ! Marie, à ton tour, maintenant. Voilà Henriette bien lotie. Il faudra qu'on pense à toi.

GAILLARDON,

surpris, le verre en l'air.

Comment ça ?

RÉPIN,

riant.

Dame, vous vous en moquez, maintenant que vous avez ce qu'il vous faut.

GAILLARDON,

posant son verre.

Mais pardon, mais pardon, faites excuse, je ne comprends pas.

RÉPIN

Allez, marchez ! ce n'est pas votre affaire.

GAILLARDON,

stupéfait.

Ce n'est pas mon affaire ?... Monsieur Répin ...

Scène XI

LES MÊMES, MALAHIEUDE.

RÉPIN,

à Malahieude qui entre du fond.

Eh bien, m'sieu Malahieude, et la Grise ?

MALAHIEUDE

Oh ! rien de grave, m'sieu Répin. Rien qu'un peu de poil enlevé au genou. Je viens de la voir.

RÉPIN

Alors, vous allez prendre un verre de fine ?

MALAHIEUDE

C'est pas de refus, bien sûr.

RÉPIN

Augustine, un verre pour M. Malahieude. Asseyez-vous donc. Augustine apporte un verre.

MALAHIEUDE

Merci, je ne fais que passer.

RÉPIN

Qu'est-ce que ça fait ? Asseyez-vous un brin.

MALAHIEUDE,

prenant une chaise et s'asseyant à la droite de Répin.

Eh ben, tout de même, mais rien qu'une minute. (*À Répin qui lui offre un verre plein.*) Merci.

RÉPIN

De la vieille, vous savez ! et vous m'en direz des nouvelles !

MALAHIEUDE,

ayant bu.

Et des bonnes nouvelles, encore ! C'est-à-dire que j'en voudrais bien un fût de la pareille... Tiens ! mais c'est M. Gaillardon ! Vous v'là par ici, donc, alors ?

GAILLARDON

Mais oui, m'sieu Malahieude.

MALAHIEUDE

Révérence parler, vous avez l'air tout drôle...

RÉPIN,

riant.

Lui ? Ah ben ! ah ben ! elle est bonne !

MALAHIEUDE

se levant, à Répin.

Et, à part ça, vot' taureau, ça va-t-y ?

RÉPIN

Oh ! vous l'avez bien soigné, merci ! la jambe est tout à fait à sa place.

MALAHIEUDE

Ah ! tant mieux, alors, tant mieux !

RÉPIN

Vous vous en allez ? Dites-moi au moins ce qu'il faut faire à la Grise.

MALAHIEUDE

Faites-lui des compresses d'eau blanche et frictionnez-la avec de l'eau d'écorce de chêne. Le poil repoussera. Il n'y paraîtra pas plus que sur ma main.

RÉPIN

C'est ça.

MALAHIEUDE

Eh ben ! au revoir, m'sieu Répin ; au revoir, madame Répin ; au revoir, mesdemoiselles ; au plaisir, m'sieu Gaillardon.

Il sort, reconduit par Répin jusqu'à la porte.

Scène XII

LES MÊMES, MOINS MALAHIEUDE.

RÉPIN,

revenant s'asseoir.

Ah çà ! m'sieu Gaillardon, qu'est-ce que vous aviez donc tout à l'heure ?

GAILLARDON

Tout à l'heure, m'sieu Répin, j'avais... ce que j'ai encore

MME RÉPIN,

inquiète.

Quoi ? Quoi ?

RÉPIN

Voyons, du calme... Qu'est-ce qu'il y a ?

GAILLARDON

Il y a... Il y a qu'il y a maldonne. Voilà ce qu'il y a.

LES AUTRES

Maldonne !

GAILLARDON

Parfaitement, maldonne, je le répète.

RÉPIN,

regardant sa femme et ses filles.

Comprends pas, et vous ?

MME RÉPIN

Ni moi.

MARIE

Ni moi.

RÉPIN

Voyons, expliquez-vous.

GAILLARDON

C'est pourtant bien simple. Il y a que je vous ai demandé une de vos filles et que vous m'avez donné l'autre. Vous me direz ce que vous voudrez, mais il me semble que ce n'est pas d'un franc jeu et que vous trichez.

RÉPIN,

levant les bras, les abaissant, siffle du bout des lèvres.

Tu tutu u u...

MME RÉPIN

Quoi ! ce n'est pas notre Henriette que vous nous avez demandée ?

GAILLARDON

Pas du tout, c'est Marie. *(Il désigne Marie.)* Là, celle-là.

Ayant chiffonné sa serviette entre ses doigts, il l'écrase sur la table, se lève et marche d'un bout à l'autre de la scène et inversement, d'un pas inégal, avec une grande agitation. Ses bretelles sont un peu anciennes et mollissent. Son pantalon tient mal. Il le relève d'un mouvement brusque, puis se croise les mains sur les reins.

RÉPIN,

se lève également et commence une promenade à l'exemple de Gaillardon, mais en sens opposé. Au deuxième croisement.

Il fallait le dire ! Il fallait le dire !

GAILLARDON,

s'arrêtant.

Qu'est-ce qu'il fallait dire ? Comment ! Vous avez deux filles ; elles ont toutes les deux la même dot dix mille francs chacune, cinq mille en terres, cinq mille en argent comptant. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous ne m'avez point trompé ?

RÉPIN

C'est ça.

GAILLARDON

Elles ont la même instruction. Elles sont presque du même âge, et je ne prendrais pas la mieux, la plus jolie ? Il faudrait que je sois rudement bête !

MME RÉPIN

Nous voilà bien ! Les draps sont propres. Que celui qui est malin nous tire de là.

RÉPIN

Femme ! du calme, de la dignité. Ne nous emportons pas comme des libertins, qui turbulent.

GAILLARDON

Oh ! personne ne s'emporte. Nous ne sommes plus des enfants. On est bien éduqué, ou on ne l'est pas. Mais l'affaire n'est pas avenante... pour moi, du moins.

RÉPIN,

avec quelque gravité.

Monsieur Gaillardon, je connais les convenances, et il m'est arrivé, je vous l'ai dit, de parler en personne au préfet, un charmant homme... Je ne vous dirai pas que je suis surpris, je suis étonné... profondément étonné. Mais, après tout, rien n'est fait, et, du moment que vous reprenez votre parole, nous vous la rendons !

GAILLARDON

Dame ! mettez-vous à ma place. Ne suis-je pas dans mon droit en réclamant ? Raisonçons.

HENRIETTE,

sanglotant, les mains sur les yeux, convulsée.

Mais je ne tiens pas tant que cela à me marier, moi ! S'il aime mieux ma sœur, qu'il prenne ma sœur.

RÉPIN

Ça jamais ! J'ai toujours dit que tu te marierais la première, la première tu te marieras.

MME RÉPIN

Oui !

HENRIETTE,

venant embrasser son père.

Je t'assure, mon papa, que j'ai bien le temps de me marier.

RÉPIN

Bien le temps ! mais tu ne sais donc pas que tu as vingt-cinq ans !

MME RÉPIN

Presque vingt-six.

HENRIETTE,

suppliante, en larmes.

Si, si... je le sais depuis longtemps... Mais, vois-tu, j'aime mieux attendre encore un petit peu.

GAILLARDON

C'est honnêtement parlé, ma brave demoiselle.

Il prend les deux mains d'Henriette et les lui serre avec vigueur.

RÉPIN

Lâchez-la ! Je ne plaisante plus, moi ! J'ai le devoir de me montrer intraitable, vexé.

MME RÉPIN

Tu vois, Répin, tu disais que personne ne s'emporte, et c'est toi qui t'emportes... Mais, si elle n'y tient pas, faut pourtant point la forcer.

RÉPIN

Possible. Elle est libre. Mais on ne peut toujours pas donner sa sœur à ce monsieur, dont tu ne veux point, dis voir, ma Marie ?

MARIE

Oh ! moi, ça m'est égal. Faites comme vous voudrez, comme ça vous fera plaisir à tous.

GAILLARDON

Bien parlé aussi ça, bien parlé.

MME RÉPIN

Sûrement, si ce monsieur s'en retourne chez lui les mains vides, on va causer.

GAILLARDON

Dame !... Voyons, mon cher papa ?

RÉPIN

Doucement ! Connu, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre. Mais je ne veux pas encore donner dans le panneau. Et, pour commencer, faites-moi le plaisir de ne point, m'appeler « cher papa », du moins avant d'avoir tout réglé convenablement et solidement cette fois. Voyons, parlons franc et le cœur sur la main. (*Il lève et étend sa main à hauteur du menton, les doigts joints, la paume en creux, comme si son cœur s'apprêtait à sauter dedans.*) C'est bien ma fille cadette, Marie, la brune, âgée de vingt-deux ans, que vous me demandez en mariage ?

GAILLARDON

Tout juste.

RÉPIN

Je vous la donne. Mais vous allez signer un papier comme quoi, si vous changez encore une fois d'idée, vous me donnerez une paire de bœufs, des bœufs fameux, oui-da, des bœufs de taille !

GAILLARDON,

hésitant.

Permettez...

RÉPIN

Signez, ou rien n'est fait !... Ne vous imaginez pas que vous m'attraperez une deuxième fois.

GAILLARDON

Soit, vous défunt, ils peuvent me revenir.

RÉPIN

Alors donc, adjugée la cadette.

GAILLARDON

Merci bien, mon cher papa.

RÉPIN

Oh ! mon cher papa, c'est bientôt dit. D'abord, vous êtes presque aussi chauve que moi, et quelqu'un qui ne vous connaîtrait pas et nous verrait nu-tête, dans un champ par exemple, aurait le droit de nous demander lequel des deux est le cher papa.

GAILLARDON

C'est vrai, mais ce n'est pas les cheveux qui font le cœur, et puis, tout de même, je suis encore un petit peu moins épluché que vous.

On rit.

MARIE

Ma pauvre sœur, quand j'y pense... Tu peux être sûre que je n'y pensais pas. Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous voulez ?

HENRIETTE,

peinée.

Je te le disais bien que la chance aurait peur.

MARIE

Oui, mais, au moins, on pourra m'accorder que, si je me suis mariée avant toi, je ne l'ai pas fait exprès.

RÉPIN

C'est bon, c'est bon, point tant de giries !... Tu t'en moques, toi, maintenant qu'on t'a donné ce qu'il te faut. Mais Henriette n'attendra pas longtemps, marche. Je vais lui en trouver un en ne tardant guère, et un crâne, n'est-ce pas, mon Henriette ?

Il frappe amicalement de petits coups sur l'épaule et la joue de son Henriette.

HENRIETTE,

essuyant ses yeux, contenant sa grosse peine.

Mais oui, mais oui, va, papa...

GAILLARDON

Ah ! pour ça, mon cher papa, je suis votre homme. J'ai justement un camarade qui en cherche une. Elle va joliment bien faire son affaire !

FIN